

XYZ. La revue de la nouvelle

Obsession

Pierre Karch



Number 44, Winter 1995

Parfums

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4505ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Karch, P. (1995). Obsession. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (44), 48–49.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Obsession

Pierre Karch

Nous sommes allés trop loin pour reculer maintenant. Tu ne dis rien ? Tu fais semblant de dormir, mais je sais que tu mens. Déjà. J'aimais tantôt l'odeur de cuir neuf de tes souliers. Ou était-ce celle de la cire ? Les deux, sans doute. Je ne sais pas ce qui m'a pris de défaire les lacets, de te déchausser. Je n'ai jamais agi ainsi. Je ne m'en serais pas crue capable. Pas chez moi. Pas à Montréal. Mais dans ce train. En Italie. Ce soir. Cette nuit que nous traversons, seuls, dans ce compartiment, du nord au sud. Demain matin. Ce matin. Oui, il est passé deux heures. Dix minutes. Qu'importe les secondes. Nous arriverons à Palerme. Dieu merci. Oui, merci, mon Dieu. Tes bas sont propres. Qu'est-ce qui m'a pris de les retirer comme des gants ? Je n'avais pas, comme pour les chaussures, l'excuse de vouloir protéger le banc. Mon banc, face au tien. Tu as de beaux pieds, colombes aux ailes brisées. Tu le sais. C'est pourquoi tu m'as laissée faire. Comme un chat. Sans ronronner, mais en baissant les paupières. Pour garder son bonheur pour lui. Pour n'en rien perdre. Les pieds, ce n'est pas mon fétiche. Je ne croyais pas, du moins. Pas avant maintenant. Il a fallu que j'y goutte, que j'y mette les lèvres, la langue. Tout le plaisir a peut-être été pour moi. Tu n'as pas ri ni même souri. Tu ne t'es pas raidi, non plus. Tu n'as pas retiré les jambes. Je me suis comportée comme la dernière des dernières. J'ai honte, mais je n'arrive pas à relever la tête. Il me faut cette odeur, ce goût aussi qui fond comme une pastille dans ma salive. Sensation inqualifiable. Enfant, j'ai dû me mettre les orteils dans la bouche. Je tiens à tes pieds comme à un souvenir, même si je ne puis affirmer que c'en est un. Je ne peux pas passer la nuit ainsi. Je vais devenir folle. De toi. Qui

es-tu ? Dors-tu vraiment ? Penchée au-dessus de tes pieds joints de crucifié, comme une mystique espagnole ou, à tout le moins, exagérée, suis-je l'ombre rose de tes désirs ? Mordre. Il faudrait que je morde pour voir si je disparaîtrais en te réveillant. Le plus simple serait de me redresser, de prendre la pose hiératique d'une sainte byzantine, les yeux ronds, exorbités, la bouche fermée, les mains serrant un livre d'étiquette. Je dois apprendre à me retenir. Ce n'est pas parce que je suis en Italie, dans un train, avec un inconnu que tout est permis. Mais, si tout n'est pas permis, pourquoi suis-je dans ce train, à pareille heure ? Que suis-je venue faire à Palerme ? À la gare, tantôt, qui descendra du train ? Toi ? Moi ? L'un et l'autre ? Dans quel état ? Ai-je dit Palerme ? Du train ?

Nous sommes plutôt à Torcello. Nous attendons, sur le quai, le vaporetto qui va nous reconduire à Venise. Je n'ose pas lever les yeux, mais je sens ton regard me caresser comme une paupière. Bientôt...